

SPITI VALLEY

9 au 20 août 2012

Parcourir les grands espaces vierges donne des pistes pour se trouver. Aide à prendre la mesure de la petitesse de tout un chacun. Cesser de vouloir être un grand pour n'être que soi-même...
Se battre pour de l'eau plutôt que pour une promotion...
Dire bonjour à chaque quidam croisé plutôt que de se demander comment lui mettre des bâtons dans les roues dans la course à l'ascension sociale.

Nous sommes donc partis, mes parents et moi, pour les étendues montagneuses de l'Himachal Pradesh. L'idée était de voir des paysages désertiques grandioses et plus abordables que ceux du Ladakh. Ce qui m'avait semblé le moins abordable au Ladakh c'était l'altitude.
Le chauffeur est passé nous prendre à Delhi et s'ensuivirent 9 heures de route jusqu'à Shimla. Le tout entrecoupé de pauses fréquentes parce que le brave Rakesh piquait du nez sévère... Même dans le tronçon de routes de montagne, une fois passé Chandigarh, où nous avons enfin pu couper la clim, ouvrir les fenêtres et respirer l'air frais !!

Aussitôt arrivés à Shimla, le chauffeur nous envoyait par ascenseur dans la partie haute de la ville, interdite aux voitures. Bon an mal an – il pleuvait pas mal – nous sommes arrivés à l'hôtel. Pas le temps de se changer, ni même de pisser, il nous a fallu parcourir, par plus de 2 000 mètres d'altitude, toute la ville pour arriver au bureau des permis pour la Spiti. Pas question de traîner, le bureau restait ouvert une heure de plus avant de fermer pour les 3 prochains jours, anniversaire de Krishna et dimanche obligent !! Obtenir un permis à Shimla est un pari kafkaïen. Nous remplissons une fiche que nous donnons à un guichet. La bonne femme nous renvoie au bureau du magistrat chef qui marque les-dits papiers d'une mention « bon pour obtenir un permis ». Nous retournons au premier guichet. Elle examine alors les papiers en détails et évidemment ça bug quand on en vient à mon visa, ce pauvre tampon qui ne ressemble à rien... Alors je lance un « Yeh employment visa hai » pour épater la galerie et ça n'a pas loupé !! Elle a fini par sourire et s'activer, tout en se renseignant sur mon niveau d'Hindi... Un par un, elle nous prend en photo avec sa webcam. Puis nous payons (260 roupies par personne – 200 avec un reçu et 60 pour la Croix rouge !!). Il nous faut encore retourner voir le magistrat chef qui signe les permis en sirotant son chaï, donnant des ordres au téléphone et lisant le journal...

Rassurés, nous partons à la découverte de la ville. En guise de découverte, mon père avise un temple surplombant la ville à quelques 200 mètres de dénivelé kilomètres de là et il ne nous en faut pas plus : ça fera une mise en jambe pour la randonnée !! J'atteins vaille que vaille le sommet, photographie en rigolant les singes qui posent sur les statues de soldats et d'éléphants, et me décide à aller voir ce foutu temple d'Hanuman – j'ai été élevée à bonne école par mon Indien préféré qui trouve que tous les temples sont moches et sales, alors je sais déjà que je ne vais pas découvrir un bijou architectural ni culturel ! L'histoire s'arrête là puisque la gamine devant moi s'étant fait tirer la *kurta* par un singe, j'ai fait demi-tour aussi sec et attendu à l'abri de ces maudits animaux !!

J'ai été toutefois récompensée de ma grimpette par la visite inédite de la Rothery House – inédite parce que malgré le panneau indiquant une propriété privée, nous avons poussé le portail ancestral et rouillé, et au lieu de nous mettre dehors, les vieilles femmes qui gardent la demeure quand les propriétaires sont à Delhi, nous ont accueillis à bras ouverts !

Le lendemain matin, Rakesh nous a récupérés de bonne heure au pied de l'ascenseur, direction Kalpa. A nouveau 9 heures de route, mais une route qui secoue cette fois-ci ! Halte à Reckong Peo un village qui donne des frissons tellement il est glauque, mais c'est le dernier endroit pour faire des achats ! Ce sera donc deux bières et dix Kit-e-Kats, une denrée pas trop rare mais souvent bien périmée !

Notre petit hôtel dans les hauteurs est lui aussi assez glauque avec ses murs rose et vert bonbon. Mais la vue sur le mont Kailash (lieu de naissance de l'ami Shiva) est imprenable !

Au matin, sitôt partis, première coupure : plus de réseau !! Voilà qui va m'aider à me sevrer de ce maudit Blackberry... A coup sûr j'en aurais le soir au campement donc pas de quoi se stresser ! Je regarde quand même fréquemment le petit écran toute la journée, espérant voir apparaître du réseau. Je laisse d'ailleurs l'appareil fermement amarré au câble de l'allume-cigare : je ne vais plus pouvoir charger la batterie pendant un moment !

Cette fois-ci, la route n'est plus seulement chaotique, elle est en construction !! Nous devons nous arrêter au moins 5 fois et attendre plusieurs heures que les pelleteuses déplacent des rochers, puis que des types déblayent des cailloux etc. etc. L'attente ne serait pas si terrible s'il ne faisait pas un soleil de plomb et si toutes ces opérations ne soulevaient pas une poussière incroyable ! Et toujours pas de réseau téléphonique !!

Bref, nous arrivons à la pause déjeuner et dévorons notre *tali* de riz, dal et légumes comme si nous n'avions pas mangé depuis une semaine... L'altitude ça creuse !

Nous faisons fi de la mauvaise humeur de Rakesh qui a l'air pressé de lâcher le paquet, et visitons le monastère de Tabo. Les peintures, même vieilles de plus de mille ans, ne m'intéressent pas trop mais j'ai pu faire de belles photos dans l'enceinte du monastère (là où personne ne va). Le-dit Rakesh commençait à s'énerver de ne pas trouver le camp quand les tentes firent leur apparition dans un virage. L'aventure commence !!

Pas de réseau ici non plus et je ne vais pas faire durer le suspense : je n'en aurai plus pendant les dix jours suivants. Adviennent ce qu'il pourra !! Je ne suis pas joignable, la terre pour s'effondrer, mon entrepôt partir en flammes, mon chat sauter par la fenêtre, je ne le saurai pas de sitôt. Et ce que j'ignore n'existe pas pour moi n'est-ce pas ? Je n'aurai pour seule compagnie que mes parents !! Et alors que je me faisais une joie de pouvoir passer ces quelques 6 jours de trek avec eux – je me voyais déjà refaisant le monde sur des chemins de terre avec des montagnes à perte de vue – j'ai vite déchanté. Et soudainement réalisé que j'ai vu un peu léger en emportant qu'un seul livre...

La première nuit de camping se passe bien après une grosse frayeur : il n'y avait qu'une seule tente pour dormir ! L'idée de me retrouver coincée entre mes parents pour les 6 prochaines nuits ne me faisait que moyennement rêver. L'idée de dormir à côté de mon père – que dis-je dormir... - qui ronfle comme un forcené me répugnait tout simplement. Impossible, je préfère dormir à la belle-étoile !! Mais comme les Indiens sont pleins de ressource, ou tout simplement trop fainçants pour monter deux tentes, ils ont sorti la deuxième de leur caverne d'Ali Baba (la tente de la cuisine) !

Au petit matin les chevaux arrivent. Nous démontons le camp, chargeons les animaux et c'est parti !! Nous commençons mollo en suivant la route. Une route magnifique qui serpente le long de la rivière entre les montagnes... Puis une jeep s'arrête, nous charge et nous épargne une heure de marche ! Ah ils sont beaux les randonneurs du dimanche !! Et je ne crois pas si bien dire : mes parents se sont équipés comme pour une promenade de santé. Ma mère ne s'est pas défaite de ses bijoux et un seul tee-shirt de randonnée ; mon père en a deux... Pas de lingettes, rien à grignoter pendant les coups de barre, des fonds de tube de crème solaire, aucun médicament contre l'altitude, pas de manteau. Trêve de considérations matérielles, il est temps de passer la rivière dans une espèce de caisse version accro-branche ! Et puis sans prévenir, c'est l'ascension. Allons bon, on ne m'avait pas dit qu'il y aurait des dénivelés pareils ! Et bien c'est comme ça, les monastères faut les mériter !! Nous l'avons tellement bien mérité celui-ci que nous y passons une bonne heure, vautrés sur les matelas dans la courette à grignoter des graines grillées de je-sais-pas-quoi. Karma, notre petit cuisinier népalais, a passé huit ans dans un monastère à Dharamsala, et je trouve que ça légitimise notre pause prolongée dans cet endroit serein. Serein jusqu'à ce qu'un couple d'Indiens débarque. Lui avec son gros bide qu'il arbore si fièrement, son pantalon remonté jusqu'au menton et sa petite moustache. Elle avec sa tenue de ville qui se veut chic mais qui ne l'est pas et ses longs cheveux sales. Si ils avaient été silencieux, peu m'aurait importé leur « genre » mais non, ils ne sont pas contents de s'habiller « classe moyenne », ils se sont comportés comme tels, arrivant en propriétaires dans le monastère, en caquetant bien haut et fort. Heureusement, ils se sont comportés comme tels jusqu'au bout et sont partis en moins de dix minutes, version « vini, vidi, vinci ». A tout prendre, je les préfère quand même aux Italiens clic-clac Kodak rencontrés à la fin du voyage au monastère de Ki. Un vieux chauve m'a particulièrement exaspérée à filmer toute la puja des moines avec sa caméra au niveau du sexe, genre ni vu ni connu. D'une part il n'a pas demandé si ça dérangeait et d'autre part il n'a pas profité d'une seule seconde de la scène. Comme si son film allait intéresser qui que ce soit ! Et tous ses copains, la même ; à croire qu'ils faisaient un concours photo ! Quand la touristitude tourne à la beaufitude...

Il nous faut bien sortir du monastère, tirillés par la faim. Nous découvrons dans le Tupperware bleu notre déjeuner qui va devenir quotidien : une pomme de terre, un œuf dur, un sandwich à la confiture, une barre chocolatée et un jus ! Nous partons ensuite au lac, encore une sacrée grimpe ! Heureusement je viens de découvrir une nouvelle façon de marcher, en activant tous les muscles des jambes, et même le reste du corps, comme si je dansais. C'est marrant, je jurerais que je sens la

cellulite se « tasser » dans le haut de mes cuisses les premiers jours ! En tout état de cause, cette nouvelle démarche me fait aller beaucoup plus vite et me fatigue beaucoup moins. Tout ça grâce à la musique !! Marcher en rythme, concentrée sur les paroles au point d'en oublier de gérer mon souffle, et l'épreuve physique est passée comme une lettre à la poste ! La nuit à Dhankar s'est bien passée même si j'ai mis du temps à m'endormir : faut croire que malgré la fatigue, mon corps a du mal à se mettre en veille à 20 heures ! Un léger mal de crâne que j'enraye avec deux aspirines et le sommeil fini par m'emporter, et ne me quitter que l'espace d'une espèce de crise-éclair, une sensation d'étouffement, une bouffée de chaleur incroyable qui me fait sortir du duvet plus vite que je ne pourrais si j'étais éveillée !!

Ce n'est pourtant qu'au campement du surlendemain, à Demul, que nous nous sommes avisés de l'altitude à laquelle nous étions, à savoir constamment entre 3800 et 4500 mètres ! Il a fallu pour cela que ma mère vomisse, et que mon père aille chercher des médicaments au camp voisin où 20% des randonneurs avaient le mal des montagnes... Il faut bien reconnaître qu'aucun de nous n'y était préparé... Malgré le programme donné par l'agence, et stipulant quelques altitudes, j'étais restée dans l'impression que la Spiti Valley était plus abordable que le Ladakh pour des raisons d'altitude. Hors il se trouve que nous sommes aussi, voir plus haut !! Alors plus abordable comment ? Certainement pas logistiquement : il nous a fallu deux jours pleins de route pour arriver à l'entrée de la vallée du Lahaul alors qu'il y a un aéroport à Leh ! Et puis pour un lieu plus abordable, il n'y a personne !! Nous avons croisé en tout et pour tout trois groupes d'étrangers et deux groupes d'Indiens !! Nous étions bien loin des campements dans la Markha Valley du Ladakh où cohabitaient plus d'une cinquantaine de touristes... Je dirais donc que c'est finalement bien moins abordable (en tout cas pour les trekkers) que le Ladakh est c'est tant mieux !! Pourvu que ça le reste...

La deuxième journée de trek, que nous pensions faire en voiture – c'est dire si on n'avait rien compris au programme – était plutôt facile, que du plat, le long de la route... Une fois arrivé à Lalung, impossible de trouver un lieu pour camper. Pas facile de camper dans la région ! D'abord il n'est pas facile de trouver des terrains plats, ensuite de l'eau ! Et il faut avoir passé une nuit dans un campement sans eau à portée de seau pour réaliser là où se situe le cœur de la vie... C'est également dans ce genre de situation qu'on réalise l'utilité des lingettes, par ailleurs peu écologiques j'en conviens... Six jours de marche en plein cagnard – autant les montagnes sont grandioses, autant elles n'offrent aucune clémence : pas un coin d'ombre – et dans la poussière et sans douche. Pas facile pour des citadins ! C'est ainsi qu'à Lalung, quand ma mère s'est vue offrir l'alternative de la guest house contre le camping entre les parpaings de l'école en construction, elle s'est exclamée avec joie « une bonne douche chaude ! ». Il faut croire qu'elle n'avait pas pris toute la mesure de la pénurie d'eau qui frappe la région. Nous eûmes bien droit au « home stay » ; la douche en revanche revêtit l'allure d'un bac cimenté avec un trou et des seaux remplis d'eau froide sur le côté. Le tout dans la salle affectée à notre cuisine de camping ainsi qu'à notre salle de séjour. La toilette a du coup été encore plus succincte que lorsque nous campions ! Si l'eau est une denrée rare dans ces contrées himalayennes, de même que le réseau téléphonique, on ne peut pas en dire autant de la télévision !! La fée électricité joue de la baguette par intermittence mais les paraboles sont partout, dans l'attente de pouvoir diffuser. Des toilettes constituées d'un trou dans le sol au-dessus de la salle de stockage des crottes d'animaux mais les Jeux Olympiques en direct !! Même les monastères sont équipés d'une salle télé. La nourriture de l'esprit (si tant est que la télé nourrisse quoi que ce soit) avant le confort du corps ?? Faut croire...

Je goûtai en marchant au silence qu'on ne rencontre qu'à la montagne. Ce silence que n'interrompt que les raclements de gorge des locaux – faut croire que l'altitude ça bouche sacrément le conduit pharyngien – les hennissements des ânes, le vent qui frappe la tente parfois et quelques ronflements nocturnes... C'était bien évidemment trop beau pour durer, cette absence de bruit... Nous sommes donc tombés sur trois Indiens qui se rejetaient Dil Chahta Hai dans les montagnes. Mes parents se sont empressés de leur taper la causette, j'observai ça de loin. A peine arrivée à leur hauteur, je fus assaillie par le bruit d'un transistor. J'étais fixée, il s'agissait de ces Indiens qui se triment partout avec leur téléphone en haut-parleur, trop généreux pour s'acheter des écouteurs, qu'on voit (ou plutôt qu'on entend) partout dans les trains. Je dis cela sans ironie, les Indiens détestent le silence. Le bruit les rassure. N'importe quoi plutôt que de s'entendre penser ? Quelle qu'en soit la raison, ils sont comme ça. Et ces Indiens-là sont restés typiques jusqu'au bout de la nuit : alors qu'ils revenaient du festival du village de Demul bourrés comme des coings au *chang* (la bière locale), ils ont réveillé tout notre camp pour leur conter leurs exploits, à savoir assister à la course poursuite après les femmes pétées qui se cachent d'une maison à l'autre. Aux dires de nos camarades punjabis.

Malgré leur bruyance, ils avaient l'air sympas ; faut dire qu'on ne croise pas beaucoup d'Indiens randonneurs, ils sortaient donc naturellement de la « typitude » que leur transistor leur conférait !

Il s'est révélé que l'on peut facilement rayonner dans tous les villages de la Spiti Valley à partir de la cité de Kaza. Nous croisions ainsi des jeeps ou des Innova à presque chaque monastère. Malgré cela, il ne nous a pas été possible de trouver une place dans un véhicule pour ma mère qui souffrait de vomissements (dus à l'altitude). Il faut dire que la grimpe de Lalung à Demul nous a rectifié sévère. D'abord nous nous sommes plantés de chemin et offert une ascension sur une route éboulée pour rien. Ensuite il y a eu une traversée de ruisseau et puis la vraie montée. De celles qui font vraiment mal, musique ou pas ! Et voilà donc que ma mère, après avoir bien souffert a dû nous suivre dans un périple de quelques heures à 4500 mètres. La balade n'a pas été très longue, ni très éprouvante et s'est même achevée sur un des plus beaux sites de camping que nous avons squattés ! Un coucher de soleil incroyable et qui n'en finissait pas ! Pour laisser place à un ciel étoilé d'un autre monde...

Nous avons quitté Kumik après que Devi Singh, notre guide, a aidé à attraper, sceller et charger le « cheval fou », le jeune cheval qui refusait de se laisser faire tous les jours. Hors nous étions bien résolus à ne plus nous engager sur un quelconque chemin sans notre guide ! Nous avons grimpé du camping au monastère – qui est toujours le bâtiment le plus en amont du village – pour découvrir que l'entrée en était interdite aux femmes. Mais j'avais quand même tapé dans l'œil d'un lama (le moine, pas l'animal !) qui nous a emmenés juste derrière, dans un second temple, où il nous a laissé prendre quelques photos avant de nous emmener dans sa chambrette de 6 mètres carrés, plutôt douillette avec ses matelas et tapis étalés autour du poêle, pour nous offrir du *chai*. Il a raconté je-ne-sais-quoi (l'Hindi parlé par un bègue, c'est encore difficile) pour finalement demander de me prendre en photo. Ben voyons...

J'ai fait la route seule, comme à peu près tous les jours. Je me sentais une force hors du commun, j'avais vite, et aucun chemin ne me faisait peur, moi qui ai d'habitude peur de glisser partout... J'étais donc profondément dans mes pensées profondes quand je décidai de m'arrêter pique-niquer au croisement de deux vallées. Je repérai une pierre à quelques vingt mètres de la route. A peine avais-je posé mon arrière-train sur la-dite pierre et sorti mon Tupperware qu'une voiture avec quatre Indiens s'arrêtait en amont. Ca n'a pas loupé. Ils en sont sortis et sont venus me parler. « Il est où le lac ? Kumik c'est loin ? Et où y-a-t-il des yaks ? Comment ça partout ? T'es sûre que c'est pas des vaches ou des buffles ? » Ils m'ont franchement agacée, c'est le moins qu'on puisse dire. Pas méchants c'est sûr, mais merde quoi ! Ils ne peuvent pas se rendre compte quand ils troublent la quiétude des gens ? Y en a un qui voulait se faire prendre en photo avec moi (heureusement le possesseur de l'appareil a refusé avant qu'il ne me demande) et qui a fini par venir croquer sa pomme à mon côté ! Quand ils ont croisé mes parents et le guide quelques dix minutes plus tard, pensez-vous qu'ils se seraient arrêtés pour poser leurs questions ? Que nenni !

Au camping de Langza, nous avons fait connaissance avec deux petiots, une gamine et son petit frère. Très intrigués par notre tente de cuisine, ils se sont avancés à petits pas méfiants. Puis ils ont opérés une sorte de boucle pour venir à côté de moi. Pour finir collés à moi !! Le tout après une bonne demi-heure de ce manège... Mon père est arrivé à ce moment-là et leur a sorti le jeu des petits cochons. Il eut bientôt la moitié des gosses du village rassemblés autour de lui ! C'est d'ailleurs étonnant comme nous avons rencontrés peu de gens. Même des locaux. Quelques-uns qui voulaient nous vendre des fossiles (une grande mode apparemment), quelques moines dans les monastères, et quelques femmes qui venaient glaner quelques médicaments, voire de la nourriture, mais en fait plus poussées par la curiosité qu'autre chose. Dans les montagnes de la Spiti, quand on croise quelqu'un, on lui dit « Julley » (bonjour) et puis « Kahase ? ». On s'en fout de savoir comment tu vas, non, on te demande d'où tu viens ! Ceci-dit, j'admire cette facilité avec laquelle les gens se parlent en Inde. J'ai lu récemment (citation) et cela me paraît assez vrai. Surtout que cela se perd chez la jeune génération de riches Indiens qui, du haut de leur superbe, semblent inatteignables. Quand je parle de leur aisance à communiquer, je fais référence à leurs relations entre eux, pas aux trois ptites questions et puis s'en vont avec lesquelles ils abordent les étrangers pour satisfaire leur curiosité... Pas besoin de se connaître pour échanger, boire, manger. Il y a une vraie générosité de parole, un vrai partage. Ils n'ont pas l'air de se dire « attends si je lui donne ça à manger, je vais manquer ». Ca va certainement de pair avec leur malaise à être seul, à leur besoin d'être entouré. Ca ne laisse pas grande place à l'égoïsme... Même si ça leur laisse quelque frustration : j'ai une théorie selon laquelle les Indiens (citadins du moins) sont si bruyants parce qu'ils sont si nombreux et que personne ne les écoute. Ils saisissent donc la moindre chance de se faire entendre, haut et fort !

Nous sommes finalement arrivés à Kaza, la grande ville de la Spiti avec 3 000 habitants. Ce nombre est toutefois appelé à grandir avec tous les ouvriers (surtout Biharis (on les reconnaît à leur teint très foncé, pour la plupart), Népalais (on les reconnaît à leurs traits mongoloïdes) et Sikkimis (on les reconnaît à leurs coupes de cheveux super space)) qui viennent sortir la région de son isolement en bâtissant routes, ponts, maisons etc. Le visage de la Spiti est en train de changer... J'espère qu'elle ne perdra pas trop de sa magie !

En attendant, le retour à la ville a été assez choquant : il n'y avait dans les montagnes que les chevaux pour me regarder de travers et voilà-t-y pas que nous débarquons en plein festival, dans une cité surpeuplée d'ouvriers en congé... Bien sûr il y a d'autres étrangers. Beaucoup de randonneurs, quelques bikers, des hippies sur le retour et un bon nombre d'Israéliens, progressivement chassés par la police de la paisible Kullu Valley où l'herbe pousse en-veux-tu-en-voilà. Partout à Kaza on annonce de la cuisine israélienne, on inscrit sur les murs en Hébreu, on voit des posters de Bob Marley et de Che Guevarra...

Ce qui m'a toutefois le plus marquée à Kaza c'est notre guest house. En construction. En béton. L'angoisse de devoir y dormir les trois prochaines nuits... J'étais prête à rester un peu dans le rêve spitiens et aller planter ma tente au bord de la rivière. Histoire de retarder le retour à la réalité qui commençait déjà à faire mal...

Heureusement la plaisanterie a bien tourné et il s'est révélé que nous couchions dans un autre hôtel, tout juste terminé. Et s'il est sans charme il est propre et l'eau y coule correctement : à ce stade du périple, un bon dégrassement n'était pas du luxe ! En plus ils ont laissé notre équipée installée leur campement, et donc leur cuisine, dans une chambre pas finie. Le propriétaire a été choqué de nous voir y dîner alors qu'il mettait à notre disposition la salle de restaurant. Peut-être que nous essayions juste de prolonger la magie du trek ? Pankaj, notre aide de camp, a même pu laver sa chemise. Classe non le type qui ne s'est pas départi une seule fois de sa chemise tandis qu'il passait ses journées à courir derrière les chevaux ?!

Le soir nous traversons la ville, surpeuplée à l'occasion du festival. Tout à coup je comprends mieux pourquoi on dit la Spiti Valley plus abordable que le Ladakh : nous croisons foultitude de touristes qui viennent sillonner la région en jeep avec Kazaa comme point de ralliement journalier. Et puis alors des touristes qui pourraient travailler pour Paris Match, la caméra coincée entre les cuisses pour filmer une prière de moines bouddhistes, ni vu ni connu j't'embrouille. Zero respect.

A part ça, sous un vent à décorner les *chorros*, mi-vaches mi-yaks, nous avons assisté à la danse d'un type aux sabres qui finit par s'allonger à longueur d'épées sur ses deux armes. Ensuite il casse une énorme pierre sur le ventre d'un quidam. Et puis nous sommes partis... Nous avons un peu organisé notre voyage autour de ce festival et pourtant j'aimerais être n'importe où plutôt que dans cette ville !! A Demul, nous avons vu les courses de chevaux ainsi que les danses des femmes en habit traditionnel. Ainsi que la quantité (impressionnante) d'alcool qu'ils s'enfilent ! Le tout dans une atmosphère simple et joyeuse. Ici il y a une scène et des gens qui chantent. La première heure est consacrée à des tubes bollywoodiens. Ça s'arrange un peu par la suite avec des chants locaux. Enfin locaux... 3-4 chansons des vallées du coin et puis on passe au Sikkim, au Népal... Les spectateurs sont passifs, seul un soulard danse dans son coin. Dieu finit par intervenir et balance un orage de malade et tout le monde rentre chez soi...

La plaisanterie se fait moins drôle le lendemain, à 5 heures, lorsque nous découvrons que la route a été défoncée par la pluie... Puis qu'une des deux pelleteuses est tombée en rade. Mais tout n'est affaire que de patience et sept heures plus tard nous partons !!

Superbes paysages de la vallée du Lahaul entre Kaza et Manali...

Manali est un petit village qui m'a rappelé Goa (même jeunes en vadrouille, mêmes boutiques, même atmosphère) avec des paysages de montagne.

Notre changement de programme – nous avons avancé le départ d'une journée – mal coordonné par notre guide nous oblige à être assis au dernier rang dans le bus du retour. Perspective affreuse si il en est... Nous optons finalement pour une voiture privée !!

